

que les pompes à essence fonctionnaient et que les machins électriques tournaient, personne ne les a pris au sérieux. Nous savons maintenant que nous sommes vulnérables à la fermeture d'un robinet. Le choc que nous avons subi est en quelque sorte une bénédiction, parce qu'il nous invite à nous pencher sur une nouvelle nécessité: la survie sans l'abondance.

● (2010)

Les concepts de progrès, de croissance créatrice, d'expansion, de ressources inépuisables, ont bercé le développement de l'homme occidental depuis la révolution industrielle. La science et la technologie ont été les forces motrices de son développement. La chose est vraie, peu importe que cet homme vive sous un régime capitaliste ou socialiste.

La civilisation industrielle a voué un culte à l'expansion. Lorsque notre économie ne connaît pas de croissance, nous avons des ennuis. La croissance est ainsi devenue une fin en soi. Plus on croît, mieux c'est. Le harnachement de plus en plus considérable de l'énergie matérielle inanimée grâce à l'application de la science à la technologie permet à l'économie de croître, et à la croissance du produit national brut de s'accélérer au rythme de 7 p. 100 par an. Et tout cela est la marque d'une société prospère. Ou l'est-ce vraiment?

Comment expliquer la succession d'événements déconcertants qui ont suscité en nous un sentiment de malaise et un pressentiment de malheur au cours de la dernière décennie? La guerre du Viet-nam n'a été qu'un de ces nombreux événements. L'explosion de la criminalité urbaine, les émeutes raciales, les attentats à la bombe, la piraterie aérienne, les assassinats révoltants, les intrigues gouvernementales aux paliers les plus élevés, nous ont amenés avec une force terrible à reconnaître un esprit de barbarie dissimulé sous les commodités de l'existence. Comment expliquer l'échec de l'actuelle génération d'âge moyen à transmettre ses normes et ses valeurs à ses enfants? L'usage répandu des drogues, le relâchement extrême des mœurs sexuelles, le phénomène sans précédent des défections en particulier chez les enfants des classes sociales les plus à l'aise, tout cela a contribué à l'inquiétude et à la confusion qui caractérisent l'esprit de notre époque.

Nous ne devrions pas non plus afficher une attitude de supériorité au Canada parce que nous ont été épargnés jusqu'à présent les réactions extrêmes à l'ère de la discontinuité. Si le progrès matériel et l'aspect quantitatif de la vie sont des sources de bonheur, comment se fait-il que cinq millions de Canadiens vivent encore sous le seuil de la pauvreté? Pourquoi les crimes avec violence ont-ils doublé au cours de la dernière décennie? Comment se fait-il que tant de gens s'adonnent à l'alcool et à d'autres drogues afin d'y trouver un réconfort qui les aide à relever les défis de l'existence? Quelle est la raison du déséquilibre de plus en plus marqué de notre pays, des millions de Canadiens allant s'entasser dans quelques grands centres, alors que de vastes régions se dépeuplent?

Aujourd'hui, un nombre croissant d'observateurs attribuent cette désorientation à une désaffection des valeurs morales directement imputable aux exigences voraces de l'expansion industrielle. Le progrès qui s'interprète de manière simpliste par une courbe sur un graphique, s'évalue par des chiffres de plus en plus grands. Les gains en capital sont réinvestis dans le système en vue d'une nouvelle croissance, comme si le cycle était sans fin.

Suivant pareille conception, les rouages humains pourraient facilement devenir source de main-d'œuvre et finir

*L'Adresse—M. Roche*

par profiter des fruits du progrès. La prospérité économique, fondée sur une croissance sans fin, s'inscrivait en première place dans les priorités du gouvernement. On avait tenu pour acquis que les gens s'adapteraient au système, qu'ils verraient leur sort s'améliorer, et que ce sont les mesures sociales palliatives qui prendraient en charge les inadaptés, les scories du système. A la valeur de l'homme en lui-même s'est substituée la valeur de l'homme en tant qu'instrument de travail.

Au regard de cette fausse échelle de valeurs, la cupidité est devenue vertu. Arnold Toynbee nous le dit:

C'est une doctrine qui a donné à la cupidité un air de respectabilité qui a incité l'homme moderne à abandonner toute retenue et à laisser toute latitude à sa cupidité.

Car on a soutenu que la poursuite égoïste d'avantages économiques, que ce soit au niveau des individus, des régions ou des États, profitait à la société. La cupidité sans vergogne, la recherche des biens et des richesses pour elles-mêmes, voilà ce qui a servi de motivation au mode de vie moderne dans les pays techniquement évolués.

C'est cette morale de la croissance au prix de l'exploitation des autres qui qualifie—à tort d'ailleurs—les exploités de pays du «Tiers Monde». A l'heure actuelle, il n'y a plus que deux mondes,—celui des riches et celui des pauvres—et l'écart entre les uns et les autres s'accroît sans cesse. De toutes les contradictions de notre époque, nulle n'est plus difficile à saisir que le fait que la technologie ait transformé les peuples de la Terre en une seule collectivité—ce qui est bon—et qu'au sein de cette collectivité, la position privilégiée d'une minorité qui possède presque toutes les ressources et tous les biens soit source de colère, de terrorisme et de révolutions—ce qui est mauvais.

Prétendre qu'une civilisation orientée vers le progrès matériel ne peut satisfaire l'esprit humain est considéré comme de la poésie. Les appels à la justice sociale, tant au pays qu'à l'étranger, sont demeurés largement sans réponse. Demander le remplacement du principe de la quantité de vie par une règle de qualité de vie est rejeté et considéré comme une philosophie qu'il faut adopter graduellement. Il faut s'en tenir au quotidien, aux politiques habituelles, car la croissance est la norme et les cataplasmes, la solution aux accidents de parcours.

Cependant, la crise de l'énergie nous place soudainement devant une éventualité impensable jusqu'à maintenant: il est possible que nous voyions la fin d'une production industrielle et d'une expansion économique illimitées. Que les nantis aient trop présumé de leurs forces, qu'il nous faille repenser en profondeur notre mode de vie, cela ne fait pas de doute.

Ce n'est plus un jeu intellectuel, philosophique ou religieux que de se pencher sur le rôle de l'homme sur la planète terre; il s'agit plutôt d'une nécessité immédiate, terre-à-terre, parce que la survie de l'homme en dépend. Les Arabes nous ont rendu le service de nous ramener de force à la vieille question: «Qu'est-ce que l'homme et où va-t-il?»

Nous pouvons commencer une vue générale du sort de l'homme par la question des ressources. Les ressources sont nécessaires au maintien de la production industrielle. La production dans un monde industrialisé, augmentant au taux de 7 p. 100 par année, double tous les dix ans. En extrapolant ce taux de croissance sur une période de 50 ans, nous obtenons une demande de ressources qui doublerait cinq fois et entraînerait un volume d'extraction 32 fois celui que nous avons aujourd'hui. Si l'on songe que la production doublerait dix fois pendant un siècle, les